

vité entière de la conscience religieuse? Nous ne réussirions sans doute pas à donner, comme par enchantement, la foi à ceux qui ne l'ont jamais eue, à la rendre à ceux qui l'ont perdue; mais ne serait-ce pas un très grand avantage que de rehausser à leurs yeux la vie chrétienne, trop souvent mal jugée parce qu'elle est mal connue, en montrant, avec la sûreté d'un enseignement théologique exact, en quoi vraiment elle consiste; comment, pour franchir sur tous les points l'infinie distance qui la sépare de Dieu, elle s'appuie sur le concours et le secours de Jésus, en qui coexistent Dieu et l'homme? Un christianisme d'une telle envergure théorique et d'une telle application pratique, les dédommagerait du spectacle peut-être familier des fausses sentimentalités, des habitudes routinières, des conceptions étroites substituées à la beauté de l'idée et à la virilité des sentiments. Leur curiosité et peut-être leur bienveillance s'éveilleraient en faveur d'un système religieux où tout se tient, se lie et s'harmonise, la hardiesse des plus hautes théories à l'admirable facilité des déductions pratiques et de leur mise en œuvre. Que de préjugés, que de résistances s'émousseraient devant le fier exposé doctrinal de notre foi, où passerait un souffle d'émotion sincère!

Le christianisme a surtout contre lui, dans le monde, de n'être pas compris.

## INSTRUCTION DU SOIR

### JÉSUS-CHRIST ET L'ÉGLISE

(CHRISTUS DILEXIT ECCLESIAM)

*Christus dilexit Ecclesiam, et se-  
ipsum tradidit pro ea... ut exhiberet  
ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non  
habentem maculam aut rugam, aut  
aliquid hujusmodi...*

(Eph. v, 25, 27.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Le Christ a aimé l'Église. Il l'aime aujourd'hui comme hier; il l'aimera demain comme aujourd'hui, nous devons l'aimer nous aussi. Fusions-nous de simples fidèles, ce serait là pour nous une obligation déjà motivée et impérieuse. Notre qualité et notre dignité de prêtres ajoute à cette obligation quelque chose de plus strict, puisque nous tenons de notre sacerdoce l'honneur d'occuper dans l'Église, œuvre du Christ, un rang plus élevé et d'y exercer une mission plus féconde. *Hoc sentite in vobis quod et in*

*Christo Jesu.* C'est le cas de nous appliquer, avec toute l'intelligence et tout le bon vouloir dont nous sommes capables, la recommandation de l'Apôtre; c'est le cas de nous approprier à fond les vues, les sentiments et les dispositions de notre maître et modèle adoré.

Il me tardait de traiter devant vous ce grand sujet, qui se relie étroitement à ceux que nous avons traités ces jours-ci. Nous nous sommes efforcés de mieux connaître et de mieux comprendre Jésus-Christ prêtre dans sa religion intime envers son Père; il nous faut, ce soir, nous rappeler ensemble ce qu'il a fait pour propager et perpétuer au dehors le bienfait de cette religion définitive, à l'aide d'une institution vivante et universelle, à travers le temps et l'espace, parmi les peuples quels qu'ils soient, sans distinction de races, sans limites ni frontières de territoires, d'une extrémité à l'autre de la terre, jusqu'à la fin des siècles que vivra l'humanité. Ce qu'il a fait, ç'a été de créer la sainte Église catholique, dont nous sommes, vous et moi, deux fois les fils.

Pour réunir en un seul entretien le plus de considérations possible, disons, si vous le voulez, messieurs, que nous devons aimer dans l'Église d'abord l'idée que Jésus-Christ en a eue et suivant laquelle il l'a fondée, ensuite les péripéties de son histoire, enfin ceux de ses représentants qui lui ont prêté, le long des âges, un plus puissant concours.

## I

Dès qu'on veut se rendre compte des choses chrétiennes, c'est toujours au dogme initial de l'Incarnation qu'il en faut revenir.

Dans le mystère et le miracle de l'Incarnation, la seconde personne de la sainte Trinité, le Verbe fait chair, s'est uni la nature humaine, telle qu'elle est en chacun de nous, avec toutes ses aptitudes, mais aussi toutes ses indigences, toutes ses faiblesses, toutes ses infirmités... moins le péché. Ce n'a pas été seulement une union morale comme celle que les relations accoutumées comportent entre créatures, mais une union substantielle, à tel point supérieure et exceptionnelle, que la théologie, pour la désigner, a dû créer un mot nouveau : l'union hypostatique. Je n'ai point à insister avec vous sur des notions qui vous sont familières. Jésus-Christ était Dieu : *Vocabunt nomen ejus Emmanuel, nobiscum Deus*<sup>1</sup>. Quand il le jugeait opportun, il parlait, il agissait en Dieu; il enseignait au nom de sa propre et directe autorité, *sicut potestatem habens*<sup>2</sup>. Il commandait aux éléments, il guérissait les malades, il ressuscitait

<sup>1</sup> Matth. I, 23. — <sup>2</sup> Matth. VII, 29.

les morts. Jésus-Christ en même temps était homme. Il subissait les fatigues matérielles, la faim, la soif, le sommeil, la lassitude des marches prolongées et du travail, la tristesse, les larmes, l'angoisse de l'épouvante sous le coup de l'épreuve. Par une sorte de recherche et d'industrie visible, il semble qu'il ait voulu accumuler dans la rapidité de sa vie de trente-trois années une somme de souffrances du corps et de l'âme réparties d'habitude sur plusieurs vies. Redisons-le expressément : il a tout connu de nos misères et de nos douleurs, excepté le péché. *Tentatum per omnia pro similitudine, absque peccato*<sup>1</sup>. La nature humaine en Jésus, à cause de son contact immédiat avec le Verbe, à cause de la pénétration vivante du Verbe, n'a pas pu être soumise, même un seul instant, à l'humiliation du mal.

De même qu'il s'était uni la nature humaine, le Verbe fait chair, quand il a voulu se survivre dans le monde, s'est uni une société d'êtres humains non plus par le lien hypostatique, qui ne devait exister qu'une fois et restait incommunicable, mais par la plus étroite et la plus intime des alliances morales qu'on puisse imaginer. Cette société ainsi unie au Christ, le Christ ainsi uni à cette société, c'est l'Église. L'Église et Jésus-Christ ne font qu'un.

C'est pourquoi saint Paul ne se contente pas

<sup>1</sup> Hebr. iv, 15.

de comparer l'Église à un édifice dont Jésus est la pierre angulaire, enfouie aux profondeurs des fondations, et sur laquelle, de la base au faite, l'édifice repose<sup>1</sup>... Poussant plus loin la hardiesse de l'image et le réalisme du détail, il la compare à un organisme compliqué en même temps que bien agencé et robuste, dont Jésus est le principe vital, la tête et le cœur<sup>2</sup>.

La vie évangélique du Christ avait incessamment offert le spectacle du mélange de l'humain et du divin, du divin et de l'humain; sa survivance dans l'Église devait aussi l'offrir.

L'Église, depuis vingt siècles, est la continuation de l'histoire de Jésus-Christ. Le divin et l'humain s'y rencontrent, s'y révèlent, s'y confondent. Et cette fois, l'humain va jusqu'aux tristes limites de sa liberté : le mal. Sans qu'il en soit atteint ni qu'il puisse l'être, Jésus-Christ dans l'Église coudoie et subit le contact du péché dont les créatures ne sauraient s'affranchir. C'est là une complication des plus délicates, mais nécessaire.

Deux catégories d'esprits s'offusquent de cette nécessité en sens contraire, et en tirent prétexte de regrets inintelligents ou d'accusations imméritées.

Les uns, au nom de leur respect, de leur admiration, de leur amour pour l'Église, voudraient qu'elle ne fût que divine. Ils souffrent de la

<sup>1</sup> Eph. ii, 20, 21. — <sup>2</sup> Eph. iv, 15, 16.

voir engagée au cours de ses annales séculaires parmi les luttes, les travaux, les souffrances, surtout les défaillances communes aux autres institutions humaines. Sous l'inspiration de leur mélancolie et de leurs regrets, ils ne seraient pas loin d'accuser son divin Fondateur d'en avoir mal conçu le plan. Leur tristesse est touchante, mais témoigne de plus d'ingénuité d'âme que de virilité et d'étendue. Non, l'idéal d'une Église absolument parfaite ici-bas n'est pas le plus parfait.

Pourquoi d'abord ? Parce que cette préservation et cette immunité qu'on réclame supposeraient que l'Église est composée non plus d'une société d'hommes, mais d'une société d'anges. On n'y verrait plus des créatures passibles des conditions faites à l'humanité, mais soustraites par un privilège inouï à l'exercice et aux conséquences de la liberté, telle qu'elle existe chez les autres créatures de la famille humaine. Encore bien qu'il ne soit de l'essence de la liberté pour personne de commettre le mal, une impeccabilité avérée serait un phénomène si exceptionnel, qu'il faudrait l'attribuer à une intervention miraculeuse de Dieu, au rebours des lois qu'il lui a paru sage d'établir.

Pourquoi encore ? Parce que ce prodige d'un groupe d'êtres totalement inaccessibles à la fragilité commune, au milieu de l'entraînement des défaillances universelles, constituerait une preuve du christianisme tellement décisive, tellement

inéluctable, que les plus hésitants et les plus rebelles seraient contraints d'en subir l'évidence. La foi, en quelque sorte imposée, cesserait d'être méritoire. Si le Christ, de son vivant, avait voulu dépouiller devant les foules son vêtement de faiblesse et d'infirmités matérielles, comme il le fit au Thabor devant ses disciples émerveillés, bon gré, mal gré, il eût bien fallu croire en lui. Pour obstinés qu'ils fussent dans leur résistance, les Pharisiens jaloux seraient avec Pierre, Jacques et Jean, tombés le front dans la poussière. Jésus n'a pas entendu le prendre ainsi avec les esprits et les cœurs. Il a donné de sa divinité d'assez éclatantes démonstrations pour qu'on pût et qu'on dût croire; il les a tempérées d'assez d'ombre pour que la foi restât une vertu. Il n'en sera pas autrement de son Église. L'Église, au sein de l'humanité, par sa doctrine, par ses œuvres, par la supériorité indéniable de ses principes, par l'admirable sainteté d'un très grand nombre de ses fils, par sa force de résistance à la conjuration des périls intérieurs et extérieurs amassés contre elle, fournit à qui veut l'observer de près, et dans la droiture d'une pleine impartialité, des motifs pressants de la tenir pour divine; mais, tout pressants qu'ils soient, ces motifs ne vont pas jusqu'à rendre la foi inévitable. La foi qui s'impose de toute pièce n'est plus la foi.

Voilà ce qu'il faut répondre aux partisans pieux, inintelligemment pieux, d'une Église sans

ombres et sans taches, qui cesserait de marcher sur la terre et d'appartenir à l'humanité.

Quant aux autres, à ceux qui osent prétendre que l'Église, parce qu'elle porte des traces et des blessures de fragilité, n'a rien de divin, ne se distingue en rien des institutions religieuses écloses ici ou là de la conscience des hommes à travers les temps, la réponse est plus facile encore. De l'humain, de l'humain, disent-ils. Certes, nous ne l'ignorons pas, nous qui posons en principe précisément qu'il est inévitable qu'il y en ait. S'imagine-t-on donc en vérité que nous n'avons lu, nous fidèles instruits, nous prêtres, que les pages d'or de l'histoire? Nous en avons tourné l'un après l'autre tous les feuillets. Nous savons tout. Si les adversaires veulent être sincères, s'ils consentent à puiser leurs informations aux sources sérieuses et non aux fantaisies de détracteurs intéressés et suspects, nous tomberons aisément d'accord sur la quotité du bien et du mal dans les fastes de l'Église depuis vingt siècles. Et cela fait, les choses ainsi mises au point et ramenées à leurs proportions véridiques, nous leur demanderons si, oui ou non, malgré tant d'obstacles accumulés contre elle tout le long de sa longue histoire, l'Église a conservé l'intégrité de ses enseignements, l'inflexibilité de son dogme et de sa morale, l'efficacité de ses sacrements, la structure simple et puissante de sa hiérarchie, la fécondité de ses œuvres, la multiplicité prodigieuse des dévoue-

ments prêts à se mettre à son service jusqu'à la mort, sans autre perspective que l'attrait et l'honneur de mieux appartenir à Jésus-Christ. Nous prendrons même l'offensive, car l'argument des adversaires se retourne contre eux. Plus ils montrent de l'humain dans l'Église, plus nous sommes en droit de conclure qu'il y a aussi du divin; sans quoi, depuis longtemps, elle aurait jonché de ses ruines la route où les institutions qui ne sont qu'humaines s'élèvent et meurent.

Du divin..., c'est là une façon de parler vague et insuffisante. Nous disons, dans l'assurance de notre foi, que c'est Dieu lui-même, Notre-Seigneur et Maître Jésus-Christ vraiment Dieu, qui, se perpétuant dans son Église, la soutient, la défend, l'anime de sa pensée et de sa vie, lui communique sa propre et invincible pérennité. *Lapide angulari Christo Jesu... Christus caput Ecclesie.*

Oui, messieurs et vénérés confrères, aimons l'Église de cette première manière, aimons l'idée que Jésus-Christ s'en est faite quand il l'a établie sur le type de son existence historique; sur le mélange intentionnel de la faiblesse apparente et de la force inaltérable; sur la fusion motivée de ce qui, venant des créatures, reste nécessairement humain, et de ce qui, venant de lui, donne l'impression et le gage de la divinité.

## II

Après l'idée, le fait. Aimer l'Église dans la suite de son évolution sur la scène du monde; l'aimer pour tout ce qu'elle a été et tout ce qu'elle a fait de grand; l'aimer de préférence, s'il est possible, aux heures difficiles qu'il lui a fallu traverser et qui ont mis en un plus saisissant relief cette coexistence, qui est sa loi, de l'humain et du divin au plus intime de sa vie.

Nous aimons notre pays. On nous blesserait au vif, on nous humilierait profondément si l'on osait prétendre devant nous que les vieilles annales de la France et son histoire quatorze fois séculaire nous laissent indifférents. Ce que fut notre patrie au milieu des peuples européens, nous tenons à le connaître : ses lointaines origines, sa lente et laborieuse formation, ses jours de gloire et de deuil, sa vaillance sur les champs de bataille, les dangers qu'elle a courus, parfois si menaçants qu'elle parut devoir y succomber, ses superbes réveils de vitalité et de puissance, la magnificence de son génie dans les lettres, les sciences et les arts, l'ascendant de son caractère sur les nations voisines, l'influence de son prosélytisme sur le monde entier... Oui, nous entretenons tous un culte d'admiration et

d'attachement pour cette grande famille, dont nous sommes les fils, dont nous portons le nom illustre, et qui sur le front du plus humble d'entre nous met un reflet d'honneur.

Ce sont des sentiments du même genre et plus accentués encore que nous devons ressentir pour l'Église, famille et patrie de nos âmes. Voilà deux mille ans qu'elle a commencé de remplir au sein de l'humanité ses hauts destins. Il doit nous être infiniment cher d'en connaître et d'en suivre le cours, d'en évoquer le souvenir. Est-il admissible qu'un prêtre intelligent n'ait pas de goût pour l'histoire ecclésiastique, qu'il se contente durant sa vie entière de quelques notions écourtées, impuissantes à créer en lui l'admiration, l'émotion et les généreux élans?

D'un mot rapide éveillons ensemble, si vous le voulez, messieurs, la mémoire des principaux épisodes du passé.

Dès les tout premiers débuts, au sortir du Cénacle, à Jérusalem, dans la personne de Pierre et de ceux que sa parole a convertis, la persécution. Bientôt la persécution à Rome; puis, avec des intermittences tantôt locales, tantôt générales, trois siècles durant, la persécution jusqu'aux extrémités de l'immense empire romain, en Italie, en Espagne, dans les Gaules, sur les rivages méditerranéens de l'Afrique, en Orient. Partout des amphithéâtres et des bûchers. Partout le sang, partout la mort. Les maîtres du monde s'applaudissent de leur œuvre d'extermi-

nation. Ils croient en avoir fini avec la superstition du Crucifié. Ils inscrivent triomphalement au faite d'une colonne : *Nomine christiano deleto*. Que fallait-il pour que l'Église, au berceau, fût étouffée, en effet, par ce déchaînement de violence et de force brutale? Au rebours des vraisemblances, ce qui succombe ce n'est pas le nom chrétien, c'est le paganisme. L'Église, hier presque anéantie sous Septime-Sévère, Marc-Aurèle, Dioclétien, héritiers des animosités sanglantes de Néron et de Tibère, finit par conquérir le droit de vivre ailleurs qu'aux catacombes, en plein jour, en plein soleil, acceptée, respectée, honorée sous Constantin. La touchante et fière devise de saint Paul, elle la peut revendiquer pour elle : *Quasi morientes, et ecce vivimus*<sup>1</sup>. Qui donc l'a ainsi préservée et sauvée? Le Christ qui l'aimait. Oh! de quel amour Jésus a dû envelopper son Église naissante, empourprée du sang des martyrs qu'il vivifiait de sa force, dont il emplissait l'âme et le regard et le sourire de sérénité victorieuse!... *Christus dilexit Ecclesiam*.

A l'ère des persécutions succède l'ère des grandes hérésies. La vérité du Verbe fait chair, du Dieu fait homme, écrite à chaque page des Évangiles, prêchée par les Apôtres, n'avait pas manqué de se heurter, dès les premiers jours, aux hésitations, aux négations de la pauvre raison humaine troublée et déconcertée. Les oppo-

<sup>1</sup> II Corinth. VI, 9.

sitions depuis longtemps amassées et accumulées presque en secret, un jour, éclatent publiquement sur les lèvres d'Arius, puis de Nestorius, puis d'Eutychès. Que fallait-il pour qu'au milieu des hardiesses radicales ou des subtilités raffinées des hérésiarques, l'idée de l'Incarnation et de la Rédemption fût à jamais altérée, et pour que, le dogme fondamental une fois méconnu, toute la croyance s'évanouît? Jésus est Dieu, Fils de Dieu consubstantiel au Père; il n'y a pas deux personnes en Jésus-Christ; les deux natures, dans l'unité de la personne du Verbe, sont nécessaires; ces quelques mots, ces traits de feu qui ont fixé le sens de la doctrine, nous nous représentons mal, à distance, ce qu'ils ont coûté à l'Église de sollicitudes, d'angoisses, de labeurs, de fermeté, d'intrépidité. Nous possédons le trésor maintenu intègre de la Révélation, sans nous ressouvenir assez des dangers qu'il a courus et sans assez bénir la vigilante gardienne qui nous l'a conservé. Vigilante gardienne... Oui, certes, l'Église le fut. Mais qui donc lui communiqua la grâce de l'être? Qui donc la défendit au plus fort de cet assaut menaçant de l'hérésie, contre toute défaillance et toute abdication? Qui donc, sinon le Christ qui lui était présent au milieu de ses luttes sans repos ni trêve, et l'assistait et l'aimait? *Christus dilexit Ecclesiam*.

Voici l'invasion des Barbares. De l'est et du nord de l'Europe, comme un fleuve qui a rompu